

lequel on dirige l'alimentation.

Mais, nous le répétons, c'est dans la jeunesse surtout que l'influence de la nourriture se fait le plus sentir. A cet âge l'alimentation abondante est le grand levier ou moyen duquel on obtient le développement rapide et complet de l'animal, c'est en un mot le principal agent de l'amélioration des races. Les bons éleveurs savent que, pour produire de beaux bestiaux il faut que l'allaitement soit abondant et que lors du sevrage les jeunes sujets reçoivent une nourriture substantielle et choisie. En nourrissant ces derniers avec trop d'économie, on ne fait que des races chétives dont toute l'organisation porte le cachet d'un développement incomplet et languissant.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur ces jeunes veaux qui ont été sevrés après un allaitement de quelques jours. Avant que leurs faibles organes aient acquis assez de forces, on ne leur distribue que de l'herbe ou même des fourrages si grossiers qu'il leur est impossible de les digérer.

Immédiatement après ce sevrage hâtif, ils maigrissent, leurs flancs se creusent, leurs muscles s'amincissent et la graisse à peine déposée semble se fondre. Chez ces animaux tout souffre d'une manière plus ou moins évidente depuis la surface de l'être jusqu'aux profondeurs les plus cachées de ses organes. Le poil devient terne et se hérissé, la peau est sèche et semble collée au squelette, les cavités se creusent, tout ce qui est mou s'affaisse, le foie se rapetisse et noircit; tandis que l'estomac et les intestins se dilatent sensiblement et prennent un développement hors de proportion avec les autres parties du corps. La santé générale des sujets s'affaiblit, leur force de résistance aux causes de maladies diminue, et souvent ils deviennent la proie des parasites et des vers intestinaux, lesquels achèvent ce que l'insuffisance de la nourriture avait commencé.

En résumé l'alimentation insuffisante est une cause bien connue de la difformité et de la dégradation des races. Elle ne forme que des individus faibles, minces, osseux, produisant peu, et incapables de résister à la fatigue et à la rigueur des saisons.

Un seul de ces mauvais effets d'une nourriture insuffisante, s'il était bien compris, suffirait pour engager tous les éleveurs à apporter dans l'élevage de leurs jeunes animaux les soins qu'ils exigent et à leur distribuer des aliments en rapport avec leurs besoins. Que de pertes nous faisons-nous pas par cette précipitation avec laquelle nous nourrissons nos jeunes bestiaux. Tous les ans, ces derniers meurent par centaines sans que nous ayons encore songé à étudier les causes de ces morts fréquentes. Nous les avons nourris pendant près d'un an et après avoir traîné une existence misérable, ils sont emportés par la moindre maladie vers la fin du premier hiver. Dans un but d'économie, nous les avons nourris incomplètement et leur mort nous coûte même le fruit des faibles dépenses que nous avons faites pour eux. Evidemment nous nous montrons de bien mauvais économistes.

Une meilleure connaissance de nos intérêts nous conduirait à des résultats bien différents. Nourrissons bien nos animaux surtout dans leur jeune âge et nous les aurons rustiques, d'une santé presque inaltérable en dépit des rigueurs de nos saisons et des changements brusques de notre température. Ils résisteront plus facilement aux épidémies et aux parasites qui font chaque année de si grands ravages parmi notre bétail domestique, et en même temps, leur taille augmentera, leurs formes s'amélioreront, leur précocité, leurs aptitudes et toutes leurs qualités s'accroîtront au grand avantage de l'éleveur.

Mais il ne suffit pas de bien nourrir les jeunes animaux, il faut encore leur distribuer les aliments les plus propres à élever le genre de production auquel on les destine, et ceci n'est pas la partie la moins difficile de la science pratique de l'éleveur. L'expérience est dans ce cas-ci le meilleur enseignement que l'on puisse se donner. C'est l'expérience qui apprendra au cultivateur que tels aliments conviennent mieux que tels autres à l'engraissement des animaux, à la production du lait ou à celle du travail. Cependant, il est admis en principe général qu'une alimentation riche en sucres nutritifs, pendant le jeune âge, amène plus tôt l'âge d'adulte et ardonne les formes, tandis que les nourritures médiocres produisent un effet contraire. L'usage des aliments peu nourrissants augmente le volume du ventre et laisse les membres grêles; l'alimentation au grain contribue au tempérament sanguin; les aliments délayés, les racines au tempérament lymphatique.

On ne doit donc pas élever l'animal destiné à la boucherie comme celui dont la destination est le travail, la production de la laine ou celle du lait. Le problème se complique quelquefois par les besoins particuliers des diverses localités. Quelquefois un même animal est appelé à donner différents genres de produits. La race de boucherie doit d'abord être laitière, puis avant de l'engraisser on l'emploie souvent à la confection des travaux de culture. La race laitière est quelquefois soumise au travail et à la fin de son existence on l'engraisse en vue de la boucherie.

Dans ce cas, on cherche par une alimentation convenable, à élever le plus possible toutes les aptitudes des animaux; mais il ne faudra pas que l'augmentation d'une aptitude secondaire se fasse au détriment de la production principale. Supposons, par exemple, que la production de la viande soit la spéculation principale dans la situation où l'on est placé; mais on trouve avantageux de travailler à augmenter l'aptitude au travail. Ces deux aptitudes pourroient être élevées jusqu'à un certain degré, mais l'aptitude à l'engraissement sera toujours celle à laquelle on accordera le plus d'attention. De sorte que l'on peut dire que, même pour les animaux à plusieurs fins, l'alimentation doit varier en vue d'accroître le plus possible une certaine production de préférence à toute autre.

Pendant la première phase de la vie animale, la nourriture est la même pour toutes nos espèces domestiques, soit que l'on veuille faire des bêtes à viande, à laine, ou à lait, ou à travail. Partout le lait doit être la nourriture du jeune animal pendant les premières semaines ou du moins pendant les premiers jours de sa vie; aucune substance ne peut le remplacer.

Mais plus tard lorsque les forces digestives se sont augmentées, on peut remplacer le lait en tout ou en partie par quelques aliments bien choisis, et, à ce propos on nous permettra de faire connaître ici un système d'élevage économique adopté par M. Rueck en Angleterre. Cet éleveur achète ses veaux à l'âge de dix jours et les nourrit comme suit:

« On donne aux veaux, dit M. Rueck, une pinte de lait pur à chaque repas pendant les quatre premiers jours; on diminue alors peu à peu la quantité de lait en remplaçant le déficient d'abord par une bouillie de farine moitié orge, moitié avoine blutée.

« La farine d'orge à son tour, est remplacée par le tourteau de lin parfaitement pulvérisé et de bon goût, à la dose d'une demi-livre par veau. On met ensuite du très-bon foin dans un petit tonneau défoncé par un bout; on y verse le matin de l'eau bouillante, ce qui produit le thé de foin qui